

vingt années de plus sur la tête de nos personnages, mais elles n'ont rien changé à leur condition, à leur situation réciproque. Pascal et Henri sont devenus des hommes. Ils travaillent près de leur père, dans un vaste établissement d'horticulture, à leur compte. Gauthier Bourreille est à l'école de l'agriculture de Grignon. Et Lucienne ? Et Claudine ? Elles ont perdu en grandissant, beaucoup des points de ressemblance qui les faisaient reconnaître comme deux sœurs. Cependant elles se ressemblent toujours. Brune toutes deux, grandes et bien faites, elles ont des yeux noirs pleins de flammes, le front puissant et volontaire, la bouche sérieuse, la lèvre un peu large. Claudine est plus petite que sa sœur. Elle est aussi moins distinguée d'allure, bien que son regard rayonne de la même intelligence. Elle est restée timide comme lorsqu'elle était petite. Les coups et les cruautés de la Thibauda avaient sans doute marqué plus profondément sur son cœur. Elle s'en souvenait. Tandis que Lucienne, elle, les avait oubliés. Mais Claudine n'avait pas eu comme Lucienne, la tendresse d'un père et d'une mère. Du père Bourreille elle n'avait jamais reçu de caresses et Gauthier, elle l'avait peu vu, car de bonne heure il avait été envoyé au collège. Elle avait donc vécu seule, ou à peu près, n'ayant d'autre affection que celle de sa sœur. Cette affection était grande, aussi profonde chez l'une que chez l'autre. Elle remplissait le cœur de Claudine, c'est-à-dire sa vie.

Bourreille et Doriat n'étaient riches ni l'un ni l'autre. Le premier vivait de sa ferme ; l'autre de son commerce de plantes et de fleurs. Ils avaient de tout temps été amis et l'adoption simultanée des deux jumelles avait encore resserré leur camaraderie. Gauthier avait été attiré par la grâce, par la distinction naturelle, par la beauté élégante et fière de Lucienne. Vivant côte à côte avec celle qu'il avait vue toute petite auprès d'eux les deux fils de Doriat ne l'aimaient pas autrement que si elle avait été vraiment leur sœur. Il n'en était pas de même de Gauthier. Son cœur s'était vite attendri au feu du regard de Lucienne et il s'était épris pour elle d'une violente passion. Passion partagée, du reste, car la belle fille, avait la franchise primesautière de sa nature, l'avait dit à Marie Doriat sa mère adoptive, elle aimait Gauthier de toute sa jeunesse et de tout son cœur. Gauthier et Lucienne étaient en âge d'être mariés, Mme Doriat, qui adorait Lucienne, en avait parlé à Bourreille. Le bonhomme avait répondu :

— Mon fils n'est pas riche ; Lucienne n'a pas le sou. C'est marier la misère avec la pauvreté.

— Pauvres, eux ? s'était récriée la bonne femme. Ils auront de la jeunesse et du bonheur à revendre. Ils sont millionnaires.

— Ce n'est pas pour refuser que je le dis.

— Alors vous consentez ?

— Quand mon fils sortira de Grignon, nous en recauserons.

Le dimanche suivant, Gauthier était à Garches. Il connaissait la démarche de Mme Doriat et savait que son père avait accepté. Il se promenait avec Lucienne dans le grand jardin de Doriat, admirablement découpé au cordeau, rempli de fleurs, de plantes, de jeunes pousses d'arbres étiquetées avec soin. Le soleil était chaud. Le mois de mai finissait. Le vent, passant sur les fleurs, semblait faire tourbillonner autour d'eux des parfums qu'il ramassait dans sa course. Lucienne et Gauthier étaient heureux. Ils marchaient lentement, par les allées bien sablées, entretenues avec le soin méticuleux de l'homme qui comprend que la moitié de sa fortune est dans cette propreté, dont cette propreté même est le travail et la vie.

— Que je vous aime, Lucienne !

— Ce que je ressens pour vous est si grand, si complet, mon Gauthier, que je ne crois pas que vous puissiez jamais égalier mon amour.

Il eut un sourire superbe de défi et de tendre protestation. Marie Doriat, de la fenêtre derrière laquelle elle cousait, les regardait avec bonheur. C'était son ouvrage, en somme, cette félicité à laquelle elle assistait. Elle avait le droit d'en être heureuse. Et la femme de l'horticulteur était de ces êtres privilégiés qui mettent leur bonheur dans celui des autres. Elle avait le droit aussi d'en être fière. Lucienne et Gauthier semblaient

faits l'un pour l'autre. Grands, élégants, élancés, lui blond, portant la barbe courte, le nez droit, l'œil bleu, calme, énergique et franc ; elle brune, le regard humide, trahissant dans chacun de ses gestes une suprême volonté, une droiture parfaite, de la bonté et de la force.

— Quel rêve que ma vie, disait elle en se penchant sur le bras de Gauthier, quel rêve, ami chéri ! Y pensez-vous ? Que serais-je sans ma mère adoptive ? Que serions-nous, ma sœur et moi ? Comme il faut que mon cœur soit grand pour contenir l'affection que j'ai pour mes parents adoptifs, mon amour pour vous et la reconnaissance que j'ai pour votre père, si bon pour Claudine ! Je n'avais pas de famille, à présent, j'en ai deux. Demain, j'en aurai trois ! Quel rêve, ami ! Pourvu que je ne me réveille pas !

— Que craignez-vous, Lucienne ?

— Rien de précis.

— Alors ?

— Alors, je suis triste, quand même, comme à l'approche d'un malheur !

Il souriait, se moquant d'elle et de ce pressentiment, sûr de l'avenir parce qu'il aimait, parce qu'il était jeune et parce qu'il se sentait aimé. A ce moment, Pascal et Henri les rejoignirent :

— Gauthier, dit Pascal en riant, nous sommes désolés de déranger ton tête-à-tête, mais nous venons de rencontrer ton père qui, sur une lettre qu'il a reçue de Paris tout à l'heure, te réclame à grands cris. Il a l'air tout drôle, ton père,

— C'est bien, j'y vais, dit seulement Gauthier.

Lucienne tendit ses mains et son front. Les mains étaient très froides. Le front était un peu humide, à la racine des cheveux. Et elle ne dissimulait pas un petit tremblement nerveux.

— Qu'avez-vous donc, Lucienne ?

— Votre père vous réclame. Eh bien, j'ai peur de vous voir partir, parce qu'il me semble que vous allez au-devant du malheur que je crains.

— Folle ! dit-il. Et si c'était une bonne nouvelle ?

— J'en doute.

— Dans cinq minutes je le saurai ! Cinq minutes après, vous le saurez à votre tour.

Il l'embrassa et partit, les yeux brillants d'amour. Le ferme du père Bourreille, située à quelques minutes de Garches, non loin des bois de Saint-Cucufa, comprenait un corps de bâtiment nouvellement bâti après un incendie, où vivait Bourreille, et les granges, la bergerie, les écuries derrière, séparées de l'habitation par une assez vaste cour où caquetaient toute la journée des poules, où gloussaient les dindons, où roucoulaient les pigeons, où criaient les pintades, où claironnaient les coqs. Malaisément le père Bourreille avait joint, toute sa vie, les deux bouts. Ayant perdu sa femme peu de temps après la naissance de Gauthier, il avait toujours manqué à la ferme l'œil d'une maîtresse de maison entendue aux petites économies. Bourreille n'avait pas voulu se remarier. Il s'était saigné aux quatre veines pour faire instruire Gauthier, et, dans ces dernières années, la vente des bestiaux ou des récoltes n'ayant pas suffi pour faire face à ces dépenses, quelques lopins de terre y avaient passé, vendus à des voisins.

Bourreille était un petit homme maigre, toujours mal peigné, aux yeux vagues et incertains. Il se trouvait à la ferme, qu'on appelait Bernadettes, quand Gauthier revint de chez Doriat. Debout dans la salle qui servait un peu à tout, de salle à manger, de cuisine, de chambre à coucher, Bourreille, le regard fixe, très rouge, extrêmement agité, tenait dans ses doigts tremblants une lettre ouverte, déjà lue, dix fois depuis quelques minutes et qu'il essayait de relire encore. Gauthier s'approcha et demanda :

— Quoi donc de si pressé, mon père ?

— Ma foi, je trouve qu'un malheur s'apprend toujours assez vite, mais quand il vous arrive une bonne nouvelle, c'est autre chose.

— Alors il s'agit d'un bonheur ? J'en étais sûr !

— Tiens, lis. Tu seras aussi vite au courant.

La lettre informait Bourreille de la mort d'un frère avec lequel il avait toute sa vie vécu en mauvaise intelligence, ce frère étant mort à Paris sans testament et sans autre famille que Bour-

reille, son aîné, lui laissait son mobilier et toute sa fortune.

— Pauvre frère ! Pauvre frère ! murmura le paysan, qui croyait qu'il était de son devoir, devant son fils, de s'apitoyer sur cette fin.

Gauthier n'ayant jamais vu son oncle restait froid.

— A combien se monte cette fortune ?

— Qui le sait ? Mon frère était avare comme Harpagon, se privant de tout pour le plaisir d'accumuler. Il avait été commissaire en vins et il a dû gagner quelques rentes. Nous le saurons bientôt. Demain, j'irai à Paris, chez le notaire. Nous serons fixés.

Gauthier écrivit deux mots à Lucienne :

— Vous voyez, chère timorée, qu'il ne s'agissait pas d'un malheur. Mon père vient d'hériter, peut-être d'une grosse fortune. Je t'aime.

Il avisa Claudine qui traversait la cour, allant au poulailler.

— Claudine, veux-tu faire un plaisir à ta sœur ?

— Toujours.

— Alors, porte-lui ce mot. Et embrasse-la pour moi.

Bourreille avait écouté avec attention.

— Que lui écris-tu, à Lucienne ?

— La bonne nouvelle, afin qu'elle se réjouisse avec nous.

— A quoi bon ?

— Ne sera-t-elle pas bientôt ma femme ?

— Oh ! oh ! comme tu y vas ! Ta femme, cette mendicante ?

— Hier, ce matin, vous consentiez ?

— Oui, dit le paysan avec brutalité, hier, ce matin, parce que nous étions pauvres, alors, autant Lucienne qu'une autre, mais à présent que nous sommes riches.

— N'achevez pas, mon père, où vous me feriez douter de votre affection pour moi.

— Doute, si tu veux, ça m'est égal. Mais pour ce qui est de te marier avec cette fille des rues, n'y compte pas.

— Mon père retenez bien ceci, je n'aurai jamais d'autre femme que Lucienne.

Le fermier ricana.

— On dit ça, on dit ça et puis on fait un beau mariage.

— Et vous ne voudriez pas faire le malheur de ma vie, mon père. Nous nous aimons tant si vous saviez !

— Parlons d'autre chose, hein ? dit Bourreille avec rudesse.

Interdit, Gauthier resta silencieux. Il y avait je ne sais quelle folie dans les yeux de son père. Cela lui faisait peur. Il se tut. Mais il pensait à Lucienne et se souvenait de son pressentiment.

— Aurait-elle raison ? se disait-il.

Le lendemain Bourreille partait pour Paris. Le soir il était de retour.

— Eh bien ? interrogea Gauthier qui l'avait attendu.

— Pas autant que je ne l'aurais cru.

— Enfin connaissez-vous le chiffre à peu près ?

— Cent cinquante mille francs nets.

— Vous devez être heureux, mon père, cela vous tire de peine.

— Heureux ? Heureux ? grommela le fermier, c'est bientôt dit. Le défunt était avare à ramasser dehors les bouts de cigarettes. Il doit avoir caché un magot de pièces d'or et de billets de banque quelque part.

— Mon père ce que vous m'avez dit hier, a laissé une bien triste impression dans mon esprit.

— Ah tu veux parler de Lucienne ? Eh bien, je répète ce que j'ai dit.

— C'est impossible. Je l'aime tant. Elle est tout mon bonheur.

— Jamais ! tu entends ? Jamais ! Comprends-tu le français ?

Les deux hommes se regardèrent dans les yeux, la colère grondait en leur âme, mais ni l'un ni l'autre n'ajouta un mot.